

BONHEUR ET LONGÉVITÉ

Les intérêts matériels ont été la préoccupation principale de tous les temps et de tous les peuples, tellement que la marche des choses, sur cette terre, semble être celle d'une amélioration incessante du bien-être physique; les efforts de l'intelligence et les tourments du génie ont toujours convergé vers ce but. Pour nous convaincre de la vérité de l'avancé précédent, il suffit de jeter un coup d'œil, des plus superficiels même, sur tout ce qui nous entoure.

Je suis assis à ma table d'étude, et la chaleur, qui me permet de supporter une température de 20° en bas de zéro, ne me vient pas de ces foyers primitifs, de cet âtre qui pétillait dans la cheminée, et que de poétiques légendes ont immortalisé; mais de la vapeur, ce levier d'Archimède de la plupart de nos découvertes modernes, avec toutes ses formes de condensation et de dilatation.

Le voyageur qui vient frapper à ma porte et demander une hospitalité que ma philanthropie aime à offrir, n'est plus le pèlerin antique, condamné à fouler de ses pieds endoloris les cailloux des routes les plus longues. Des engins puissants le transportent d'un pôle à l'autre avec la rapidité de l'éclair.

La guerre et ses alarmes viennent-elles dévaster son pays, les descendants nombreux des frères Montgolfier le transforment en aigle puissant, que rien ne peut atteindre dans son vol audacieux.

Une montagne s'oppose-t-elle à son passage; le Mont-Cenis se dresse-t-il devant lui, le narguant comme jadis il nargua Annibal, ou Napoléon dans des temps plus rapprochés—la pioche d'un travailleur, qui aura nom : Sommeiller, lui ouvre un chemin à travers les abîmes que recèlent ses profondeurs; et notre aventurier se moque à son tour du géant, qui, dans une heure, sera loin, bien loin derrière lui.

L'eau et ses étendues se jettent-elles en travers de sa marche triomphante, un nouvel apôtre, rassuré par les paroles de son maître, le génie, il s'élance sur leur surface armé de quelques planches, et les eaux, tout à l'heure en courroux, sont domptées.... Et un bon matin, qui se lèvera bientôt, un caprice nouveau fera naître une merveille nouvelle; fatigué d'un système déjà vieux, l'homme descendra sous les rivières, sous les fleuves et sous les mers, et dira, dans sa puissance : Ma route est plus sûre ici.

Oui, comme nous venons de le voir à vol d'oiseau, chaque coup que donne le génie de l'homme à la nature entière la bouleverse, la métamorphose; insatiable dans son ambition, il change aujourd'hui la forme qu'elle avait hier.

Et, néanmoins, l'homme ne songe pas que tous ces agents du progrès sont des agents funèbres, qui semblent multiplier les pertes de vie, tellement qu'on peut établir comme axiome inébranlable ceci : le génie de l'homme dans son association avec tout ce qui concerne nos découvertes modernes, matérielles et morales même, semble conspirer avec la mort contre la société, et chacune des nouvelles formes de ce qu'on appelle le "progrès du siècle" est un mode nouveau de terminer ses jours.

Les statistiques quotidiennes de décès sont là comme preuve de ce que nous venons de dire.

On sera peut-être surpris de notre doctrine nouvelle, qui semble comporter une indignation contre tous et tout; et, néanmoins, nous avons déjà dit que nous n'étions pas misanthrope, et la suite de quelques études que nous offrons aux lecteurs fera croire que nous sommes également loin d'être pessimiste.

Que voulons-nous donc? Nous voulons faire comprendre que l'intelligence de l'homme travaille contre ses propres intérêts. Car s'il est une pensée qui rend l'homme malheureux, c'est certainement la pensée de vivre peu de jours; or l'homme, jouant le rôle que nous avons voulu esquissier très-légalement, rend cette vie réellement plus courte; donc, il se rend plus malheureux.

Convaincu de la vérité de ce que nous

avançons, dès notre plus bas âge, nous avons compris qu'il y avait un non-sens dans cet état de choses, et poussé par le plus noble mobile qui puisse diriger les actions d'un homme—nous voulons nommer la charité—nous avons pensé que, s'il y avait une belle mission à remplir, c'était celle d'enseigner les moyens de vivre heureux et longtemps.

Le sujet est immense et digne de la réputation colossale de *L'Opinion Publique*. Nous réclavons d'avance l'indulgence de tous les lecteurs, et surtout des savants parmi les lecteurs, répétant à tous—si nous ne pouvons traiter la question aussi bien qu'elle le mérite—la sage maxime suivante qui sera toujours notre consolation : *Qui monet nulli nocet.*

SEVERIN LACHAPPELLE, M. D.
St. Constant.

IMPORTANCE DE LA CULTURE DES PLANTES FOURRAGÈRES

Il y a deux siècles, on commençait à peine, en Bretagne, à cultiver le trèfle, la luzerne et le raygrass. En 1759 et 1760, la société d'agriculture des Etats de Bretagne cherchait, à l'aide de tous les moyens dont on disposait, à propager la culture des plantes fourragères. Elle écrivait alors les considérations suivantes, qui sont restées vraies, et peuvent bien s'appliquer au Canada :

La Société a regardé les prairies artificielles comme un agent essentiel et même unique pour l'amélioration de notre agriculture. Les fourrages manquent dans toute la province. Le bétail y est communément maigre, faible, et le laboureur est hors d'état de former des élèves. A peine ces élèves ont-ils atteint l'âge où leur travail peut donner des profits, qu'il est forcé de les vendre aux habitants des provinces voisines. Plus industrieux que nous, ils ont su depuis longtemps se procurer d'excellentes prairies, de vastes pâturages. Ce serait se faire illusion que de supposer, dans le commerce du jeune bétail, la compensation des pertes que ce commerce cause à l'agriculture. Il n'y a que la pauvreté qui force à vendre le nécessaire. L'aisance ne livre au commerce que le superflu. C'est certainement le défaut de fourrages qui oblige les laboureurs de Bretagne à vendre des élèves d'un an et de dix-huit mois qu'ils auraient tant d'intérêt à conserver. Il est donc très-important d'employer tous les moyens possibles pour multiplier les prairies.

La Société citait alors, avec honneur, une fermière qui avait couvert de trèfle des champs de quatre à cinq arpents. Elle sollicitait les Etats de Bretagne de voter des fonds pour les distribuer aux cultivateurs de chaque province qui auraient cultivé sur une grande étendue du trèfle rouge, du ray-grass, des navets et des panais.

Depuis cette époque, d'immenses progrès ont été réalisés. Les cultivateurs ont appris à apprécier les avantages des fourrages artificiels, et on voit peu à peu s'étendre la culture des racines fourragères, et, en particulier, celles de la betterave, de la carotte et de la patate.

Aujourd'hui, les cultivateurs ont à leur disposition, pour la nourriture de leur bétail, un grand nombre de plantes dont le mode de culture est parfaitement connu. Le fermier peut choisir celles qui conviennent le mieux au climat, à la nature et au degré de fertilité de son sol, et leur consacrer une étendue suffisante, qui lui permette d'avoir toujours une nourriture bonne et abondante pour les animaux de son étable. Ses efforts doivent tendre à perfectionner leur culture et à obtenir des rendements plus élevés.

L'amélioration et l'augmentation des cultures fourragères est un des moyens les plus puissants de faire progresser l'agriculture. Au point de vue pratique, le fumier reste encore l'engrais servant de base à la fertilité du sol arable. Les engrais industriels sont d'un prix trop élevé, et leur production est trop limitée pour qu'ils puissent satisfaire à tous les besoins de l'agriculture.

Aujourd'hui, c'est à peine si l'on en possède assez pour qu'en les ajoutant au fumier dont on dispose on puisse fournir au sol la somme de principes nutritifs nécessaires au développement normal des végétaux cultivés. Améliorer la culture des fourrages et accroître leur récolte permet de mieux nourrir le bétail, de vendre plus

de beurre, de livrer à la boucherie des animaux en meilleur état, d'obtenir plus de fumier, et, par suite, plus de blé et de céréales.

Les prairies naturelles, essentiellement limitées, ne suffisent pas toujours, même dans les années favorables. Dans les années mauvaises, la disette de fourrage pourrait devenir une calamité pour le cultivateur si les prairies artificielles et les racines ne venaient apporter leur concours à la nourriture du bétail. Un des grands talents que doit posséder le cultivateur, consiste à ne jamais se trouver pris au dépourvu, à semer assez de plantes fourragères pour suppléer à l'insuffisance du foin, à les choisir de manière à posséder, hiver comme été, la somme de nourriture dont il a besoin pour son bétail. Les cultivateurs ne doivent pas avoir oublié les difficultés qu'ils ont eu à subir dans ces dernières années à cause de la sécheresse. Ils n'ont pu les surmonter qu'en semant, en temps opportun, des fourrages et des racines convenablement choisies.

Il est grand temps au Canada de changer le système de culture qui existe, si l'on veut ramener la fertilité du sol; et à mon avis, un des moyens les plus favorables et le moins dispendieux est de cultiver les fourrages artificiels sur une plus grande échelle, et c'est en encourageant les cultivateurs, par tous les moyens possibles, à propager ce genre de culture, qu'on arrivera le plus promptement à un bon résultat. Les animaux s'en trouveront mieux, les engrais seront produits en plus grande abondance, sans importation ni fabrication particulière, et la culture des céréales pourra se faire plus avantageusement et en plus grande proportion. H. AUDRAIN.

St. Hyacinthe, 17 avril 1876.

LES BULLES DE SAVON

I

Le petit Will a plongé dans l'eau mousseuse son mince chalumeau de paille. Il souffle doucement, et voilà que la bulle se forme, légère et diaphane.

Quel triomphe! Les yeux du petit Will étincellent de joie; il souffle encore, et la goutte argentée gonfle toujours! A peine s'il ose respirer! Quel plaisir pour l'enfant! Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel apparaissent peu à peu; le soleil lui-même se plaît à revêtir cette gaze brillante des nuances les plus vives; l'or et la pourpre et l'azur, et le vert, symbole de l'espérance.

Ce fin tissu n'est-il pas l'œuvre des fées, et ne l'ont-elles pas donné pour prison à quelque lutin désobéissant?

Souffle encore, petit Will, souffle plus fort; déjà la bulle, impatiente comme un léger esquif prêt à quitter la rive, se balance gracieusement. Elle va s'élever dans l'espace libre et radieuse.

II

Eh quoi, tu pleures, tes jeux sont finis? La paille git auprès de toi; et dans l'air, moins qu'une goutte de rosée, moins qu'une de ces perles liquides que le matin oublie dans le sein des fleurs!

Enfant, tu grandiras! Tes pensées, colorées par l'espérance, te représenteront, sous les couleurs les plus brillantes, l'espace infini que la jeunesse convoite. Que d'or et de pourpre là aussi! que de séduisantes chimères entrevues à travers le prisme enchanteur de tes vingt ans!

Te voilà, au début du voyage, poussé par tes impétueux désirs, comme une voile qu'enfle une brise trompeuse. Que de rivages à découvrir! Que de terres promises où tu comptes aborder au gré de ta fantaisie!

C'est l'heure des nobles ivresses et des enthousiasmes généreux; des élans sans but et des aspirations sans motif; c'est l'heure des rêves de gloire et des rêves de bonheur.

III

Mais le jeune homme pleure comme pleurerait l'enfant. Pour lui aussi tout s'est évanoui. Et de ces teintes si vives il ne reste rien, comme à l'approche de ces nuits sans crépuscule des régions polaires.

L'édifice chimérique s'est écroulé; les riantes visions se sont évanouies, et les gracieux fantômes ne répondent plus à son appel.

Au premier souffle d'un monde sans pitié, la bulle a éclaté entre ses doigts: plus d'illusions; rien devant lui que misère, faiblesse, incertitude. Et comme le petit Will, il pleure le bonheur perdu.

IV

Le cours des années est rapide comme les flots que chasse la tempête; les têtes blondes sont devenues des têtes grises, et l'expérience a remplacé la chimère.

Que dit le vieillard à cette heure sombre de sa vie? Écoutez-le, petit Will, qui pleurez vos jeux perdus. Écoutez-le, jeune homme qui pleurez le bonheur rêvé.

"J'ai vécu, dit le vieillard; j'ai vu de près la gloire, la renommée, la richesse, tout ce que le monde admire, tout ce qu'il ambitionne.

"Au bord de la tombe, je vous l'assure, enfant; je vous le répète, jeune homme: tout cela vaut la bulle de savon: nuage passager, brillant météore qu'un souffle dissipe."

V

Et quoi! Tout ici-bas est-il vanité et mensonge? Aurons-nous travaillé, souffert, vécu pour des chimères irréalisables seulement? N'y a-t-il rien autre chose à attendre que cette fumée de la gloire ou du bonheur?

Petit Will, vous le saurez un jour et vous pouvez l'apprendre sans retard. Ici-bas, il n'y a de durable que la vertu et la vérité divine qui lui sert de base. Le fonds de la vertu est sûr, et les promesses de la vérité sont solides.

MARIE MARÉCHAL.

ENIGMES, CHARADES, PROBLÈMES, QUESTIONS, &c.

DEVISE.

No. 1

Question.—Quelle est la famille française qui a cette devise :

"Roi ne suis, Prince ne doigne, R**** suis?"

CHARADE

No. 1

Mon premier est le premier;

Mon second n'a pas de second;

Mon tout est un mot qu'on ne voudrait jamais vous dire.

CURIOSITÉS

No. 1.—Comment Charles IX devient-il Charles VI en ajoutant une lettre, et Charles X en ajoutant 500?

No. 2. LE CADÍ.—Un musulman mourut, laissant à ses trois enfants dix-neuf chameaux. D'après sa volonté, les chameaux ne pouvaient pas être vendus avant le partage; l'aîné devait en avoir la moitié, le cadet le quart, et le plus jeune le cinquième. Ne sachant comment prendre leur part, ils se rendirent devant le cadí et lui exposèrent leur embarras.

"Vous êtes trois, dit le cadí, et il y a dix-neuf chameaux. L'un a $\frac{1}{2}$, l'autre le $\frac{1}{4}$, le dernier le $\frac{1}{5}$. Revenez demain. Si vous n'avez pas trouvé, je vous mettrai d'accord.

Question.—Quelle est la sentence du cadí pour ordonner le partage?

ÉNIGMES ALPHABÉTIQUES

No. 1.—Quels sont les nombres du règne de Louis XIV qui, par l'addition ou la multiplication des chiffres, donnent le nombre *Quatorze*?

No. 2.—Comment le nombre 100 peut-il s'écrire avec quatre 9?

COQUILLES AMUSANTES

No. 1.—L'employé *aviné*, après avoir bu avec grand soif, vide enfin la pièce et la carafe.

No. 2.—Jamais je n'ai entendu de chats plus mélodieux.

No. 3.—Tous les hommes sont *nigauds* devant la loi.

No. 4.—Exorde de discours :

Messieurs les députés.

No. 5.—Bulletin financier :

Les voleurs abondent à la bourse.

No. 6.—Nominations :

Nous apprenons avec plaisir que M. X. a été *dévoré*.—C'est un homme de rien.

No. 7.—Coquille légendaire de la Restauration :

Le conseil des *monstres* s'est expliqué; tous les *gradins* ont accueilli leurs déclarations avec les plus *vils* applaudissements, et les fonds ont été *volés* à l'unanimité.

No. 8.—C'est un *notaire* sur une jambe de bois.

No. 9.—La *carpe* sent toujours le hareng.

No. 10.—Je suis comme le *lièvre*: je meurs où je m'attache.

Les réponses seront données dans le numéro 19 de *L'Opinion Publique*.